

NAPOLÉON
ET
LA GRANDE-ARMÉE EN RUSSIE,
OU
EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR;

Par le Général Gourgaud,

*Ancien premier officier d'ordonnance et aide-de-camp
de l'empereur Napoléon.*

Rendez à César ce qui est à César.



Biblioteca de Monsina
de Vitoria



54719



BRUXELLES,

J. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, n° 306.

M DCCC XXV.

17127

URIN

CTURIS

IN

sciences

18

DC235

.S49

G6

C.1

DC235
549
96



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



BIBLIOTECA ALFONSO XIII
ESTADO DE NUEVO LEON

Avis au Lecteur.



1080043894

QUATRE éditions de l'ouvrage que nous allons examiner ont déjà paru, et jusqu'à présent, nous avons gardé dans notre porte-feuille ce travail préparé depuis long-temps. Pourquoi avons-nous tant tardé à le publier? pourquoi le publions-nous aujourd'hui? Nous devons répondre en peu de mots à ces deux questions, que peut nous adresser le lecteur.

Le format de l'ouvrage de M. de Ségur, son prix élevé, les portraits et les emblèmes dont on l'a successivement enrichi, nous ont fait penser qu'il était destiné aux classes de la société, qui, ayant vu de plus près les hommes et les choses dont il s'agit, n'avaient pas besoin qu'on se mît entre elles et lui pour le juger. Nous avons remarqué aussi que les journaux qui en ont parlé avec le plus d'éloges, s'en sont occupés principalement sous le rapport littéraire; qu'ils l'ont comparé *aux fictions de l'illustre Écossais*; qu'en lisant l'histoire de la grande-armée, le nom de *Walter Scott* s'était placé de lui-même sous leurs plumes. Ce genre de mérite, accordé à M. de Ségur, n'était pas celui que nous pouvions vouloir lui disputer. Peu nous importait que son histoire fût plus que *l'Iliade*;

*

qu'on lui eût appliqué, comme on l'aurait fait à un maréchal de l'empire, le *quorum pars magna fui*, qu'on l'eût loué de *n'avoir oublié de ce grand période que ses services*; l'ironie était trop évidente, et ne nous laissait rien à dire. Le public, entre les mains de qui les quatre éditions avaient passé, était prévenu par cela même, et ne pouvait prendre pour une histoire ce qu'on lui donnait pour un roman.

Mais nous venons d'apprendre qu'une cinquième édition se prépare; qu'elle sera en petit format, sans aucun luxe, et que son prix la mettra à la portée des classes nombreuses, qui ont été trop loin des événements pour ne pas être entraînées dans les erreurs où les lecteurs des premières éditions n'ont pas pu tomber. Nous nous sommes cru obligé alors, de tirer de notre porte-feuille un travail qui, tout imparfait qu'il soit, ne sera plus sans quelque utilité.

Un rapprochement se présente à notre esprit. Courtilz de Sandras publia à la fin du dix-septième siècle : *la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue, la Vie de Coligny, les Mémoires du comte de Rochefort, l'Histoire de la guerre de Hollande depuis l'an 1672 jusqu'à l'an 1677, la Vie du maréchal de Turenne, etc., etc., etc.* « Sa plume féconde et » frivole, dit le nouveau *Dictionnaire Historique*, » enfanta une foule de romans publiés sous le titre » d'histoires, et par là même plus dangereux, parce » que les fables qu'il débita passèrent à la faveur du » peu de vérité qu'il y mêla. »

Ces romans eurent aussi un débit prodigieux. On

dédaigna long-temps de les réfuter; long-temps aussi, on regarda Sandras comme une autorité.

« On ne place ici son nom que pour avertir les » Français et les étrangers, combien ils doivent se » défier..... de ces fictions sous le nom d'histoire. »
(VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)

L'application se fait d'elle-même; nous n'ajouterons rien aux phrases que nous avons citées.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR.

Tout homme qui veut écrire l'histoire, doit, après s'être bien pénétré de son sujet, et avant même de se créer un plan, puiser dans l'ensemble des faits le but moral de son livre, à moins qu'il n'ait pris le parti de les assujettir à un système. Les lecteurs qui entreprennent de juger son ouvrage, doivent chercher à reconnaître dans laquelle de ces deux situations l'auteur s'est placé.

La pensée dominante de M. de Ségur se manifeste dès son premier chapitre. Il va montrer *Napoléon rempli du vaste projet de rester seul maître de l'Europe.* (Page 8.) Peu lui importe que, par cette imputation, il soit l'écho des esprits superficiels et malveillans qui ont jugé un grand homme après sa chute; ou des ennemis qui, lorsqu'il était debout, s'en faisaient une arme pour le renverser. Il est sûr de plaire aux uns, et de ne pas déplaire aux autres. Il flatte l'esprit de parti et la médiocrité contemporaine; il sera lu, il sera loué.

Il Ce n'est pas tout. Après avoir montré un génie *aussi grand, aussi universel*, se jetant de gaité de cœur dans une folle entreprise, il essaiera de prouver que *si le succès n'a pas couronné sa témérité*, la cause en est à *l'affaiblissement précoce de sa santé*; et que le grand homme

n'était qu'un ambitieux, qui a embrassé plus que les forces de l'homme physique ne pouvaient étreindre. Voilà le but de l'auteur.

Quant à son plan, nous nous flattons de démontrer qu'il n'en a point, qu'il écrit presque au hasard, mêlant les faits, les rapportant sans suite et sans ordre; confondant, lorsqu'il traite une époque, ce qui appartient à une autre; dédaignant de justifier ses accusations ou ses éloges; adoptant sans examen, et sans cet esprit de critique si nécessaire à l'historien, les faux jugemens de la prévention, de la rivalité ou de l'inimitié, et les exagérations de l'humeur ou de la malveillance; prêtant aux uns des actions, aux autres des discours incompatibles avec leur position et avec leur caractère; ne citant jamais d'autres témoins que lui-même, et d'autre autorité que ses propres assertions.

Il raconte tour à tour, et tout à la fois, la politique et les faits militaires.

La politique, qui la lui a révélée? Étranger aux affaires, n'ayant jamais approché ni le cabinet, ni les conseils, ni les hommes d'état, avec lesquels son service au quartier-général ne lui donnait aucun rapport, où a-t-il pris ses documens? dans les pamphlets ou dans les conversations des détracteurs de Napoléon.

Quant aux faits militaires, ils se bornent, dans l'ouvrage que nous examinons, à une suite de récits inexacts, de tableaux sans vérité, à de petites anecdotes, la plupart controuvées, ou à la copie souvent littérale de quelques écrits que presque toujours la malveillance a dictés.

Sans doute il serait injuste d'exiger de M. de Ségur, sous le rapport militaire, ce qu'il n'a pas mis dans son livre. Il a bien le rang et le titre de général; mais où en aurait-il acquis l'expérience? Tous ses grades, il les a reçus en remplissant des fonctions civiles, auxquelles l'usage du palais affectait des broderies et des épauettes. D'abord adjoint aux

adjudans du palais *, il est devenu maréchal-des-logis, lorsque ses fonctions ont été désignées par ce nouveau titre **; il n'en exerçait pas d'autres dans la campagne de Russie, et les partageait avec M. Ernest de Canouville, auditeur au conseil d'état. M. de Ségur, qui, de colonel des cheveu-légers de la garde nationale parisienne, s'était trouvé maréchal-de-camp ***, cessa, il est vrai, à son retour de Russie, ses fonctions de maréchal-des-logis; mais il n'entra pas pour cela dans la carrière militaire active: il fut nommé gouverneur des pages, emploi civil qui n'avait encore de militaire que l'habit. S'il fut plus tard chargé d'organiser un régiment de gardes d'honneur, qui se formait à Tours, il dut à cette circonstance, l'avantage de faire avec ce corps la campagne de 1814, et de pouvoir offrir la fidélité de ses gardes au prince de Bénévent (Talleyrand), lorsque l'empereur était encore à Fontainebleau ****.

Ces détails ne sont point hors de propos. Une génération nouvelle, qui était à peine sortie de l'enfance, quand ont fini nos jours de gloire, et le peuple des salons pour qui cette gloire ne fut long-temps qu'un bruit opportun, en lisant sur le titre d'un ouvrage, que les journaux ont prôné avant même qu'il eût un lecteur, ces mots: par M. le GÉNÉRAL comte de Ségur, ont pu croire que ce général, qui s'érigeait en juge du grand homme, avait combattu à ses côtés, tandis qu'il n'avait été employé qu'à faire ses logemens. Ils ont pu

* Le 6 octobre 1802.

** Le 24 septembre 1806.

*** Le 22 février 1812.

**** Moniteur du lundi 11 avril 1814.

Extrait de la lettre de M. le comte de Ségur au Gouvernement provisoire.

« J'offre aujourd'hui mes seize cents gardes et moi, au successeur,
» au descendant des rois de mes pères.
» Je lui jure fidélité, au nom de mes officiers, de tous mes gardes, et
» en mon nom, qui répond de mes sermens. »

le croire l'émule ou le rival, du moins le camarade de ces vieux généraux, dont le sang et les hauts faits ont, pendant trente années, marqué tant de champs de bataille. Ils ont pu voir en lui, sur sa parole, un de ces *vétérans de la grande-armée*, que M. le maréchal-des-logis appelle *ses compagnons* dans son épître dédicatoire, sans songer combien sont faibles ses titres à la vétérance et à cette illustre confraternité. S'il est utile d'apprendre aux lecteurs de M. le comte de Ségur, que sa plume n'est point celle d'un militaire, quoique son épée, dans les occasions rares où elle sortit du fourreau, ait été celle d'un brave soldat, il est juste aussi de l'absoudre des erreurs nombreuses qu'un officier plus expérimenté n'aurait pas commises.

Les qualités militaires qui manquent à M. de Ségur, ne pouvaient-elles pas être suppléées par sa position au quartier-général, et par les relations que lui donnait le service civil dont il était chargé pendant la campagne de 1812? Pour répondre à cette question, que nous avons déjà touchée, il faut en peu de mots faire connaître la nature de ce service.

Lorsqu'on se mettait en marche, le maréchal-des-logis recevait du grand-maréchal du palais, ou de celui qui en faisait les fonctions, l'ordre de devancer de quelques heures le quartier-général impérial sur le point où il devait s'arrêter. Là, ayant sous ses ordres deux fourriers du palais, qui composaient le personnel de son commandement, il faisait préparer le logement de l'empereur et de sa suite, veillait à l'établissement du service de santé, de celui de la table, de l'office et des écuries. Ce devoir rempli, M. le comte de Ségur, dans ses loisirs, pouvait voir quels officiers-généraux arrivaient au quartier impérial, et en partaient; il pouvait recueillir les bruits qui se répandaient, les conjectures qui se formaient au milieu des officiers qui allaient en mission, ou en revenaient; les conversations plus ou moins animées, et les clameurs souvent indiscreètes du salon

de service, ou des officiers qui se délassaient des fatigues de la journée, en exhalant leur humeur sur les hommes et sur les choses. Voilà les témoins de M. de Ségur, voilà ses garans, voilà les sources où il a puisé. C'est ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que son livre était le *procès-verbal des caquets du quartier-général*.

Une expédition aussi importante, aussi difficile que celle de Russie, demandait un historien qui joignît le discernement à la connaissance des faits, qui fût inaccessible à toute influence étrangère; qui, se plaçant dans une situation indépendante, ne vît que les temps, les circonstances, et sût se dérober à l'empire de toute affection nouvelle. Privé de ces qualités indispensables, M. de Ségur n'a pu produire et n'a produit qu'un roman mal tissu, qu'il a décoré du nom d'histoire. Étourdi du succès de ses phrases à effet, et de ses descriptions romantiques, il ne s'est pas aperçu des inconséquences dans lesquelles il est tombé. Cette grande-armée, à la gloire de laquelle le jeune vétérans prétend s'associer, est sous sa plume une horde, qui ne combat que pour le pillage. Le grand homme, dont il voudrait qu'on le crût l'admirateur reconnaissant et fidèle, et qui épuisa sur son grand-père, sur son père et sur lui-même les trésors de sa faveur et de ses bienfaits *, est un insensé courant aveuglément à sa ruine. Le génie prodigieux, qui jusqu'alors avait couronné sa tête de tant de lauriers, et signalé son nom par la réconciliation des partis, et par toutes les prospérités de la patrie, n'est qu'un homme débile, incertain, irrésolu, sans

* M. Philippe de Ségur a été doté par l'empereur, le 24 septembre 1806, d'une rente de dix mille francs sur le grand-livre, à l'occasion de son mariage;

Gratifié, le 15 août 1809, d'une dotation de dix mille francs de rente;

Idem, le 1^{er} janvier 1812, d'un supplément de dotation de quatre mille francs;

Etc.

énergie, sans courage, accablé sous le poids de la fatigue et de la maladie. Il est mort avant l'heure suprême!!

Pendant, en peu de mois, il a réparé toutes ses pertes; sa main créatrice a recomposé cette armée qui, sous ses ordres, a vaincu à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Réduit plus tard à un petit nombre de braves, il a tenu en échec, dans les plaines de la Champagne, toutes les forces de l'Europe; et s'il est tombé par la trahison, c'est encore au bruit des chants de victoire de Champaubert et de Montmirail. Un an s'était à peine écoulé depuis sa chute, qu'il s'est relevé par une entreprise dont la conception, non moins hardie que l'exécution, fera l'étonnement des siècles. Mais abandonné de nouveau par la fortune, il a, durant six années, donné au monde, sur le rocher de Sainte-Hélène, le mémorable exemple d'une fermeté héroïque et d'un caractère invincible.

M. de Ségur nous apprendra-t-il par quel prodige ce génie, que sa plume nous peint dans la décrépitude, conservait cette vigueur, cette puissance, qui furent si longtemps encore la terreur et l'admiration de ses ennemis? Qu'il eût écrit de telles choses au retour de la campagne de Russie, on aurait pu l'attribuer aux erreurs d'une imagination malade, et d'un esprit mélancolique troublé par l'aspect de si grands désastres; qu'il l'eût fait après les événemens de 1813, de 1814 et de 1815, il était sans excuse; et c'est en 1825 qu'il fait paraître son livre! S'il avait publié, avant la mort du héros, cette œuvre accueillie par des suffrages éphémères, sans doute une protestation éloquente, s'élevant du milieu de l'océan Atlantique, aurait mis un grand témoignage dans la balance; et la postérité, qui gardera la mémoire des paroles comme des actions de Napoléon, la postérité, avec laquelle *l'historien de la Grande-Armée* n'aura rien à démêler, saurait un jour que l'auteur et l'ouvrage ont existé. M. de Ségur a eu peur de cette célé-

brité; il ne l'obtiendra pas de nos critiques. C'est aux contemporains seuls que nous avons la prétention de parler.

Officier d'ordonnance de l'empereur pendant la campagne de 1812, les ordres que nous avons transmis, les discussions auxquelles nous avons assisté, nous ont laissé de grands souvenirs; mais c'est sur-tout à Sainte-Hélène que nous avons été à même d'amasser des documens historiques. Là, nous avons vécu trois ans dans le passé; là, nous avons pu recueillir dans les conversations du grand homme, qui nous avait admis dans son intimité, des renseignemens précieux.

Ces considérations, mais plus encore notre admiration pour l'empereur, nous ont fait un devoir d'entreprendre ce travail. Il faut bien, quand un détracteur compte sur le silence du tombeau, qu'une voix au moins, quelque faible qu'elle soit, fasse entendre les accens de la vérité.

Nous avons puisé dans les souvenirs de nos amis, et nous avons été principalement secondé dans notre entreprise par un homme qui, placé dans le cabinet de l'empereur depuis la paix d'Amiens jusqu'à la fin de son règne, a été constamment honoré de sa confiance.